

Fierté de la langue française

*Les mots que tu voulais bannir du fleuve vert,
Anglais, les entends-tu surgir comme une armée?...
Tu rêvais d'un tombeau pour la langue opprimée,
Mais, écoute... elle bruit de la mer à la mer!...*

*Anglais, pourquoi fais-tu la guerre
Au doux parler que nous aimons?
Est-il un mont, une rivière
Où n'aient vibré ses jolis sons?
Il a salué la naissance
De nos champs et de nos cités.
Dans ses claires sonorités
Survit pour nous le cœur de France.*

*Souviens-toi que les voix du sol que tu conquis
Nous rappellent toujours notre belle épopée:
Aux Plaines d'Abraham si Wolfe eut notre épée.
Il n'a pas pris nos cœurs, ni l'âme du Pays.*

*Anglais, pourquoi fais-tu la guerre
Au doux parler que nous aimons?
Est-il un mont, une rivière
Où n'aient vibré ses jolis sons?
Il a salué la naissance
De nos champs et de nos cités.
Dans ses claires sonorités
Survit pour nous le cœur de France.*

*Nous ferons avec toi ce pays riche et grand;
Nous apportons nos cœurs, nos bras et nos charrues.
Sa gloire et ses beautés par nous seront accrues,
Mais laisse leur parler aux fils du Saint-Laurent.*

LA REVANCHE DES BERCEAUX¹

Revanche et berceau, voilà deux mots bien surpris de se trouver ensemble. La revanche éveille l'idée de force, de rancune satisfaite, de coups reçus et rendus, de justice rétablie. Le berceau remet devant les yeux l'image innocente, frêle, souriante, de l'enfant au fond de l'alcôve silencieuse, agitant entre les dentelles ses deux petits bras, saluant de monosyllabes joyeux et de jaselements d'oiseau sa mère ravie.

— Alors pourquoi faire jurer ces deux mots en les associant ?

— Permettez : ce n'est pas moi qui les ai associés. C'est, paraît-il, un écrivain anglais, dont je ne sais pas le nom et encore moins les secrets. Mais il ne semble nullement avoir songé à un effet de contraste. Sa revanche est du reste pacifique comme le geste d'un bébé rose. — C'est la revanche de la race française au Canada, — le "miracle canadien," la reprise de sa fécondité contre ceux qui lui parlaient de mort et d'ensevelissement. C'est la réponse venue des berceaux de ces 65,000 colons, ruinés par de longues années de guerre, broyés dans leur cœur par la défaite, laissés là, sans autre ressource que le sol, leurs bras vaillants, leur amour du travail, leur volonté irréductible de vivre chez eux et d'y propager la vie.

¹ Première partie de la conférence faite par le P. Louis Lalande, S. J. le 8 février dernier, dans la salle du cercle La Fontaine, des Chevaliers de Colomb, sous les auspices du *Cercle catholique des Voyageurs de commerce*.

Si vous voulez savoir comment cette revanche s'exerce chaque jour, observez la jeune mère canadienne enlevant de son berceau l'enfant de l'année dernière et lui donnant sa première leçon de sacrifice: "Donne ton lit, mon chéri, au petit frère qui vient d'arriver; lui le donnera à une petite sœur, l'année prochaine."

Préférez-vous parler sans figure? Prenez l'idée sous la plume de l'écrivain anglais et mettez-la sur les lèvres d'un de nos vaillants pères de famille. Il a appris à l'école que l'intention des vainqueurs — l'un d'eux a commis la sottise de le dire — était d'encercler cette poignée de Canadiens français, de les refouler et de les jeter dans le Saint-Laurent. — "Eh bien, dit le brave papa à l'Anglais, en lui montrant le ber où un gros garçon de quinze jours dort les poings fermés, sur l'air:

*C'est la poulette grise
Qui a pondu dans la r'mise,*

eh bien, monsieur, c'en est un de plus, et c'est le douzième; si vous tenez à nous noyer comme des chats, hâtez-vous! Avant longtemps, il y en aura trop!"

Le premier "refoulement"¹ en fut un d'ordre législatif. Nos maîtres l'essayèrent sous les régimes qui suivirent la cession du pays à l'Angleterre. On en ressentit les tenta-

¹ Ce mot de "refoulement", comme celui de "revanche", comme tout le sujet d'ailleurs de cette conférence, a soulevé, chez certains écrivains de l'Ouest et en particulier chez les rédacteurs du *Manitoba Free Press*, des colères qui seraient bien amusantes, si elles n'entraient dans un plan de dénigrement systématique et bien connu. Cette *revanche* leur prouve toutes les intentions malicieuses des Canadiens français et le but de haine qu'ils poursuivent en élevant de nombreuses familles. L'un des correspondants y découvre de notre part un acte de brutalité, d'expulsion des Anglais, quelque chose comme l'acte resté fameux dans l'histoire des Acadiens sous le nom de "grand dérangement."

tives impuissantes tout le temps que dura la conquête de nos libertés parlementaires et de notre gouvernement responsable.

Pour le faire réussir, ils comptèrent d'abord sur l'école, ou plutôt sur l'absence de toute école — et vous en savez la cause, — sur l'ignorance de la population rurale et le petit nombre d'hommes instruits dans les villes, sur la pauvreté des habitants... Tout ce monde nécessaire,

Nos nombreuses familles ne sont pour lui qu'une "ruse diabolique" des "lapins" du Québec.

Et il y en a, dans cet esprit, cinq ou six colonnes, fractionnées en autant d'articles. Le tout se termine par un appel ardent à étouffer cette conspiration des berceaux et à mater ces Canadiens français trop "poltrons" pour partir en guerre, trop "ignorants" pour savoir autre chose qu'élever des enfants.

La *Northwest Review* s'est chargée de répondre à ces injures autant et plus qu'il n'était nécessaire. Ce n'est pas un crime chez les Canadiens français, dit-elle, si, en observant la loi de Dieu, de la nature et de l'Église, ils continuent de prouver à l'envie stérile de leurs ennemis combien est vrai l'axiome: "The hand that rocks the cradle rules the world". Que les autres en fassent autant ! Ce ne sont pas les Canadiens français qui ont, les premiers, parlé de *refoulement*. Ce ne sont pas des envahisseurs. Silencieusement, sans faire injure ni tort à personne, ils ont développé les ressources d'un pays dont ils sont les premiers occupants. Malgré l'ostracisme dont ils sont sans cesse menacés, ils ont pénétré dans les Townships de l'Est et ailleurs, en observant toutes les lois du pays, en payant le prix convenu à ceux qui leur vendaient librement leurs terres. Serait-ce donc un crime pour les seuls découvreur et défricheurs de ce pays que de vouloir y vivre, le cultiver et s'y répandre ? Y a-t-il dans ce Dominion beaucoup d'immigrants de diverses nationalités qui soient autant qu'eux une force anti-annexionniste et un obstacle contre l'envahissement des mœurs américaines. Partout où les Canadiens français se sont répandus, ils ont peuplé des solitudes, mis en valeur de nouvelles ressources, fertilisé des terres neuves: à qui cela fait-il dommage ?

La *Northwest Review* affirme franchement que toute cette explosion de haine qui a suivi la conférence sur les Berceaux a pour objet les mêmes trois ennemis ordinaires: *Religion, language and race*. S'il n'y avait pas l'Église catholique, dit-elle, il n'y aurait plus de motif "*of stirring up feeling against the French Canadians*". Et elle conclut en avertissant l'hypocrisie et le fanatisme de tout nom qu'ils feraient œuvre utile, au lieu d'insulter d'honnêtes citoyens, de respecter la liberté des autres et d'observer, comme les Canadiens français, les lois sacrées du mariage.

pensait-on, abandonné par sa mère-patrie, allait bientôt se jeter dans les bras de sa belle-mère, pour penser comme elle, aimer et croire comme elle, parler comme elle, s'abreuver de son lait et en vivre, afin d'en mieux mourir.

Or, il arriva que ces vaincus, robustes travailleurs, honnêtes et polis, gentilshommes comme on ne sait plus l'être, surtout dans la bousculade des villes, se dirent que pour changer d'allégeance on ne change pas nécessairement de tête et de cœur, qu'un drapeau convient à toutes les langues et peut abriter tous les droits, pourvu qu'on l'accepte et le défende loyalement. Ils firent mieux: ils enseignèrent cette doctrine à leurs enfants; mieux encore, ils multiplièrent leurs enfants, lesquels l'enseignèrent aux petits-enfants multipliés. Quand il n'y avait pas d'école, le père et la mère se faisaient instituteurs. Ils contaient l'Histoire à leurs petits, ils les en pénétraient. Ils les pénétraient de même de religion par l'exemple et la parole, les faisaient prier à genoux et leur chantaient les cantiques de l'église en syllabes françaises. Le curé faisait le reste. Si, par malheur, un de ces fils de bonne race dérogeait et, sous des pressions diverses, devenait apostat de sa race, de sa langue et, par une conséquence presque nécessaire, de sa foi, on pleurait sur lui; mais on ne se laissait ni contaminer ni décourager. — Vous avez celui-là, pensaient les mères, soit! Mais nous restons. Vous aurez souvent et longtemps à recommencer, car pour un en voici cent autres, en voici mille!

Les cent et les mille venaient si dru que, en 1842, les soixante-cinq mille colons s'étaient multipliés par dix. Quand La Fontaine, au parlement de Kingston, défiait le fanatisme de l'empêcher de parler la langue de sa mère et ajoutait: "Je le dois à mes compatriotes", il savait que déjà, pour lui fermer la bouche, il fallait derrière lui

faire taire et empêcher d'applaudir plus de six cent-cinquante mille Canadiens français. Revanche des berceaux !

* * *

Le second "refoulement" devait venir des Cantons de l'Est.

Une immigration méthodique, dirigée contre nous, avait bâti cette région en château-fort des Loyalistes anglo-saxons. C'était comme leur *réserve*. Vous savez la parole de Max O'Rell: "Partout où un Anglais s'établit, c'est toute l'Angleterre qui s'établit". Ces fermiers devaient faire souche. Disséminés tout le long de la frontière, ils tenaient à leur terre; ils y étaient enracinés à la façon des Écossais. Leurs fils — s'ils consentaient à s'en procurer — allaient s'étendre de notre côté. Adossés aux États-Unis, ils recevaient des Américains une première poussée; nous en recevions d'eux une seconde; peu à peu ils envahissaient les paroisses des vieilles seigneuries; une dernière poussée, et vlan ! nous étions dans le fleuve.

Seulement, tandis qu'ils calculaient leur poussée, nos enfants poussaient. Dans les vieilles seigneuries, les berceaux débordaient. Vers 1870, la poussée s'accéléra, constante, irrésistible comme une marée, étonnante, car c'était une poussée en retour, elle tournait le dos au Saint-Laurent: ça refoulait, ça refoulait ferme, mais de l'autre côté ! Elle déracinait, en même temps que les fils des immigrés, les arbres des forêts vierges; et tandis qu'elle brûlait les souches, les protestants allaient se planter plus loin. Sur son passage, les blés et les avoines mûrissaient dans la plaine, de jolies fermes blanches se blottissaient dans les plis de terrain, des villages surgissaient autour de l'église, coquets, bruyants, où bourdonnaient comme des ruches les

écoles, où travaillaient les mères, l'œil sur le ber et l'oreille au guet des nouvelles d'alentour. A la lisière des bois où s'était promené le spleen des Loyalistes, les jeunes Jean-Baptiste retour des champs éveillaient tous les échos du soir de leurs vieilles chansons françaises. Sherbrooke, la capitale des Townships, devenait un siège épiscopal; et, pour être bien sûrs de s'y implanter pour de bon, nos gens choisissaient pour assises le roc, aux deux versants des collines qui dominent la ville, et ils y bâtissaient leurs églises, leur évêché, leur hôpital, leur séminaire Saint-Charles et leurs couvents.

Et le mouvement colonisateur de l'Est dure. Ça refoule encore. Ce fut la première récompense du grand patriote qui avait été, durant vingt-cinq ans, l'âme de ce mouvement, du Canadien modeste et fort qu'était Adolphe Chicoyne, d'assister avant de mourir à cette autre victoire de la fécondité de sa race: la prise pacifique des townships de l'Est par ses compatriotes français. Revanche des berceaux !

* * *

Nous en reprenons une autre sur les frontières de l'Ontario.

Elle est d'origine peu ancienne. Elle s'exécute dans Russell, Prescott, Glengarry et autres comtés voisins. Chose plus inquiétante pour ceux qu'inquiètent les événements heureux, elle prend cette province-sœur par les deux bouts. Ce que les berceaux accomplissent dans les diocèses d'Ottawa et d'Alexandria, ils l'accomplissent aussi dans le diocèse de London.

La population française de la rive nord de l'Outaouais n'était pas dense il y a cinquante ans, et elle ne cultivait qu'une bande assez étroite de la vallée. Aujourd'hui, elle

pénètre dans l'intérieur au-delà de Mont-Laurier, elle monte jusqu'au nord de l'Abitibi, s'empare du Témiscamingue, s'étend dans le Nouvel Ontario et forme la meilleure portion du diocèse de Haileybury.

Il n'y a pas si longtemps non plus, l'Outaouais, depuis Carillon jusqu'à Pembroke, s'allongeait comme une ligne de démarcation entre deux races.

Nos gens avaient l'air de croire, dans leur naïveté, qu'il leur était défendu de traverser et que jamais ils n'auraient le droit d'enrichir ce pays en le défrichant et en le fertilisant de leur labeur.

Ils ont traversé pourtant, et en nombre assez grand pour changer la face de trois comtés. Les anciens propriétaires n'y comprennent rien. Et c'est bien pour cette raison que, déchirant comme un chiffon des droits évidents et sacrés, ils exigent: "Au moins ne parlez pas votre langue!"

C'est peut-être pure illusion chez moi: — on voudra bien me pardonner, si je fais erreur; — mais il me semble bien qu'on ne puisse pas dire que nos familles soient, là-bas, les bienvenues. On ne le leur dit pas, mais on a au moins l'air de leur insinuer: "Pourquoi tous ces catholiques ne restent-ils pas dans leur province!"

Et cette impression me remet en mémoire une parole que j'entendis, un jour de fête française, à Ottawa. Un groupe de Canadiens passaient, jasant, de belle humeur, la feuille d'érable à la boutonnière, quand un bonhomme lourd, blond et fade, agacé par cette franche gaieté, se tourna vers son compagnon et lui dit d'un ton rogue:

— *Why don't they stay in Hull!*

Vous n'avez pas idée avec quel secret bonheur le fanatisme de toute nuance s'empresserait de faire d'Ottawa, — est-ce que je me trompe? — une petite ville de quatrième

ordre, à condition d'y voir les Canadiens français s'en aller vivre à Hull, le long de la Gatineau, ou... n'importe où ! Il resterait bien encore, sans doute, quatre ou cinq mois par année, les députés venus du Québec, mais ils sont inoffensifs et l'on s'en accommoderait. Il faudrait, au surplus, garder quelques fonctionnaires français: on les enverrait coucher chez eux, le soir, par le pont interprovincial. Oh ! ce serait une ville heureuse, pleine de gens homogènes et convaincus de leur distinction ! On n'y rencontrerait plus de Canadiens comprenant deux fois plus que les autres. On se haïrait de loin, on marcherait en silence, on n'entendrait pas rire. On aurait des écoles unilingues, des cours unilingues, on lirait aux tables d'hôte des menus unilingues, on mangerait du bœuf unilingue...

— Mais non, ils ne veulent pas partir ! Même ils arrivent ! Il en surgit tout le temps, il en pousse partout ! On dirait que les pauvres sont les pires pour la famille, et "plus pires" quand ils sont plus catholiques. Ils naissent autour de la cathédrale, ils naissent par centaines dans Sainte-Anne; il en naît même, de temps en temps, dans le quartier fashionable. Les uns ont leur berceau dans l'avenue du Roi-Édouard, d'autres, dans la rue Saint-Patrice, dans la rue Murray... et qui s'obstinent à y rester, et que saint Jean-Baptiste en personne ne pourrait pas expédier à Hull, à la Gatineau ou ailleurs.

Au fait, à Hull et à la Gatineau, on ne peut pas mettre tout le monde. Ça déborde là aussi. Puis, *trahit sua quemque voluptas* : le plaisir d'y vivre, ajouté à celui que l'on causerait en s'en allant, peut bien n'être pas suffisant pour conquérir tous les cœurs et vider Ottawa.

Non, non, mes amis, restez, restez ! Continuez d'accomplir votre noble mission et de nous offrir une des

plus intéressantes et des plus nécessaires revanches des berceaux de notre race.

* * *

Il en est cependant de plus merveilleuses encore : celle de notre nationalité aux États-Unis — à laquelle se mêle un sentiment de tristesse — celle de l'Acadie et celle des provinces de l'Ouest.

D'aucuns se sont demandé si notre expansion dans ces vastes prairies n'avait pas perdu en force ce qu'elle a gagné en étendue, et, en brisant leurs liens de cohésion, ne vouait pas les nôtres à une assimilation prochaine. Ça été la crainte de plus d'un patriote clairvoyant. Mais ce n'est pas le sujet qui nous occupe en ce moment. Rappelons seulement que la population venue du Québec et répandue de ce côté jusqu'aux Montagnes-Rocheuses fournit une nouvelle preuve de fécondité française.

C'est aux États-Unis que la preuve saute davantage aux yeux.

Il y a un demi-siècle, à la suite de la guerre de Sécession et du prodigieux essor de l'industrie, dans la Nouvelle-Angleterre, des centaines de familles commencèrent à désertier nos campagnes. Ce fut une émigration de trente ans, un coulage énorme de notre sang, un lamentable exode de jeunes gens, de pères, de mères et de berceaux vers le ciel étranger. Et chacun disait, en les voyant partir : "Ils sont perdus ! Ni leur foi, ni leur langue, ni leurs traditions ne pourront survivre !"

Oh ! la magnifique réponse à nos craintes, redite par tous les échos depuis ces jours d'adieu.

Les enfants de l'émigration sont les hommes d'aujourd'hui, et ils parlent comme leurs pères, et ils croient comme leurs mères, et ils prient comme on priait dans l'église de

leur village, et ils ont leurs sociétés nationales, leurs prêtres, leurs écoles, leurs missions, de la piété et des œuvres à nous en remonter ! Rien ne s'est éteint de leur vitalité. Jusqu'en 1914, ils étaient au tout premier rang dans les statistiques de la natalité américaine. Une autre race vient de les dépasser, mais ils restent, je crois, bons seconds. Quand on se donne la peine de les chercher chez nos voisins, on en trouve partout ; et si on les compte, on additionne plus d'un million. Un million, groupés dans des paroisses disciplinées comme les nôtres, ouvriers, marchands, membres de tous les métiers et de toutes les professions, formant dans plus d'une ville importante des majorités capables d'imposer leurs volontés et leurs représentants aux chambres, aux sénats et aux administrations municipales.

Sans doute, parmi la génération nouvelle, les doctrines néo-malthusiennes ont eu chance de se propager, — chez nous aussi ! — et je sais que le travail de l'usine est meurtrier. L'atmosphère empoussiérée de coton des filatures ruine chez les jeunes filles les forces que réclame plus tard la maternité. Je sais de plus — pour exprimer ici mon sentiment de tristesse — quel secours ce serait dans nos luttes, et quel appoint pour notre survivance, si ces milliers de compatriotes avaient gardé pour notre sol leurs bras, et pour nos minorités la puissance de leur nombre ! Voyez-vous les 250,000 Canadiens français de l'Ontario soutenus par ce million de frères, s'avancant pacifiquement côte à côte avec eux dans l'intérieur, comme font ceux des Townships, faisant taire par leur respect du droit des autres tous les préjugés, forçant la meute aboyante de l'orangisme à admirer la pureté de leurs mœurs, leur goût du travail et leur amour de l'ordre et de la justice.

Mais ce n'est là qu'un rêve. On perd son temps à récriminer contre un fait accompli. Il arrive, par ailleurs,

en pareille matière, de s'exposer à récriminer aussi souvent contre les desseins de la Providence que contre les libres volontés des hommes. On ne bâtit pas une nation comme un édifice; les pierres en sont vivantes; il n'est pas loisible à chacun de les placer où il veut. Ce sont ces pierres-là dont on peut dire: elles s'agitent et Dieu les mène.

En tout cas, cette question ne touche qu'incidemment à la nôtre. Nous avons cité une prophétie de malheur de plus contre notre nationalité, et, une fois de plus, les mères canadiennes ont répondu en multipliant la vie où l'on prédisait la mort. Une fois de plus la fidélité aux lois du mariage, la transmission sans peur et sans égoïsme du sang vigoureux de la race a opéré une prodigieuse revanche des berceaux.

Terminons par un petit calcul d'écolier.

Nous étions 65,000 en passant sous la domination anglaise. Soixante-dix-sept ans plus tard, ce chiffre avait été multiplié par dix. En 1840, notre population s'élevait à 650,000 âmes. Aujourd'hui, après soixante-dix-sept autres années, nous comptons, en chiffres ronds, trois millions de Canadiens français dans le nord de l'Amérique. Le coefficient a donc dans cette période fléchi de façon inquiétante. En supposant qu'il se maintienne à cinq, nous serions, à la fin du XXe siècle, quinze millions, le double de la population totale actuelle du Dominion.

Espérons qu'il en sera ainsi et que, pour continuer les gloires de nos berceaux et de leurs revanches, nous allons maintenir, totale, agissante, sans alliage, pure, cette grande force religieuse et nationale: notre fécondité.

Louis LALANDE, S. J.

EN RELISANT LAURE CONAN

Je viens de relire l'œuvre de Laure Conan. Il fait bon reprendre contact avec ces ouvrages assez substantiels pour supporter, à plusieurs années d'intervalle, l'épreuve d'une seconde lecture; assez pleins de sens, de vérité et de lumière pour faire vibrer de nouveau ce qu'il y a de plus délicat, de meilleur en nous. O les beaux et nobles livres! On dirait qu'ils enferment en eux, sous les phrases lapidaires, dans cet accent réfléchi et profond, un peu d'éternité. Ils semblent le jaillissement même de l'âme.

La lecture des cinq volumes de Laure Conan nous révèle la haute personnalité morale de l'écrivain. Elle rayonne d'une beauté simple et vraie. Avec une admiration qui s'attendrit, nous retrouvons en elle la plupart des qualités séculaires de la Canadienne-française. Laure Conan possède la nature énergique de nos aïeules, leur ferme bon sens, le même cœur haut placé, leur foi vive et agissante, et ce beau frémissement de tout l'être dès que le mot de patrie est prononcé.

Croyons-le, si peu à peu l'œuvre de Laure Conan ne gravite qu'autour des héros et des héroïnes de notre histoire, c'est que, plus encore que son attrait naturel vers les choses du passé, plus que le délicat et fier plaisir d'utiliser au profit seul de la patrie ses aptitudes variées d'écrivain, une merveilleuse affinité d'âme la rapprochait des belles âmes canadiennes d'autrefois.

La personnalité littéraire de Laure Conan fut caractérisée avec justesse par l'abbé H.-R. Casgrain, peu d'années après la publication d'*Angéline de Montbrun*. Dans une étude détaillée sur cette œuvre de début, étude où l'éloge

ému l'emporte sur la critique, l'abbé Casgrain nous dit: "Pour la première fois, une femme vient réclamer sa place dans notre littérature; et disons-le tout de suite, elle en fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu". Plus loin: "Tout de fantaisie qu'il est, un livre comme *Angéline de Montbrun* ne saurait s'écrire sans des études opiniâtres. La pensée en est relevée, le style choisi". Et ceci, bien joliment exprimé: "La trame d'*Angéline de Montbrun* est si fine, si légère, que je n'essaierai pas de la détacher des mille réflexions, peintures et péripéties diverses, sous lesquelles elle se cache, pour la mettre à nu. Cela, je crois, échappe à l'analyse. Tout est dans cet art délicat qui crée de rien, dans ces doigts de fée qui peuvent tisser des fils de la vierge." Et il conclut: "Laure Conan peut être contente de son coup d'essai. Elle a ajouté un nom à notre littérature, le premier nom de femme. Nous avons notre Eugénie de Guérin."

Je me permettrai ici une nécessaire rectification. Elle est tout à l'honneur des femmes de lettres canadiennes-françaises. Elle leur crée de vieux titres de noblesse. Laure Conan, dont l'âme est remplie d'un patriotisme si fier, si chaud, s'en déclarera ravie. L'auteur d'*Angéline de Montbrun* restera la première femme romancière du Canada, mais elle n'est pas notre premier écrivain féminin. Il faut remonter loin, très loin, aux premières années de la colonie pour décerner à qui de droit ce titre de doyenne de notre littérature féminine. Il appartient à la première religieuse d'origine canadienne, à l'auteur des *Annales des Hospitalières de Ville-Marie*, Sœur Marie Morin, de l'Hôtel-Dieu. Cette pieuse fille d'Hélène Desportes¹ et

¹Hélène Desportes était la fille de Pierre Desportes, ce contemporain de Louis Hébert, d'Abraham Martin et de Nicolas Pivert. Elle avait épousé en premières noces Guillaume Hébert, fils unique du premier colon canadien, Louis Hébert.

de Noël Morin, cette filleule de M. d'Ailleboust, alors gouverneur de la Nouvelle-France, a bien mérité de la patrie par sa plume infatigable, fidèle à relater durant de longues années les événements tragiques et glorieux de l'époque. Collaboratrice à l'Hôtel-Dieu de Jeanne Mance et de la Mère Judith de Bresoles, elle accomplissait, entre-temps, la même précieuse tâche d'annaliste que M. Dollier de Casson à Saint-Sulpice.

Puisse un jour, et ce vœu m'est cher, un érudit et patient annotateur restaurer dans son intégrité première, et livrer à la connaissance de tous, cet ancien document sur les origines de Ville-Marie.

Le talent de Laure Conan, cet "art délicat, sobre et pur", si tôt reconnu par l'abbé Casgrain, conserve dans les œuvres qui suivirent *Angéline de Montbrun* le même cachet de distinction. Nous en avons d'abondants témoignages : celui de l'abbé Gustave Bourassa, dans la préface d'une seconde édition de *l'Oublié*; celui de l'abbé Camille Roy, dans ses *Essais sur la littérature canadienne*; celui, tout récent, de l'abbé Lionel Groulx, qui appréciait ici même, dans les pages de *l'Action française*, le dernier ouvrage de l'auteur : *Silhouettes canadiennes*.

Citons encore l'élégante et fine plaquette d'Henri d'Arles : *Une romancière canadienne*; un bel article signé par Madame Raoul Dandurand et paru jadis dans la *Patrie*. Enfin, Charles Ab der Halden, un Français de France, a donné dans ses *Nouvelles Études sur la littérature canadienne-française* une analyse détaillée de l'œuvre de Laure Conan.

L'abbé Bourassa et l'abbé Groulx ont accueilli l'apparition des ouvrages de Laure Conan presque dans les mêmes heureux termes qu'autrefois l'abbé Casgrain.

Ce'a nous convainc d'une caractérisation très sûre de ses dons d'écrivain. Rappelons quelques textes. "L'extrême sobriété de coloris", écrit l'abbé Bourassa, "les lignes pures et nettes, la simplicité continue du style, donnent à l'œuvre entière l'aspect de beauté sévère qui caractérise les bas-reliefs." Et l'abbé Groulx: "Son art est fait d'atticisme, de sobriété et de discrétion".

Nous ne pouvons que nous incliner devant le jugement d'écrivains, dont nous honorons le savoir et le goût. Nous le faisons, avec le secret plaisir d'avoir pressenti à la lecture la haute valeur de cette œuvre de femme.

Angéline de Montbrun, c'est le "coup d'essai" de l'auteur. Il dut causer un vif étonnement, en révélant une plume déjà maîtresse d'elle-même. L'étonnement devait se transformer en un plaisir délicat et élevé. Il y a dans ce roman tout le charme d'une émotion sincère, vibrante et continue. Nos paysages canadiens s'y imprègnent de poésie. Il y circule une vie intellectuelle et morale très intense. Puis, l'on éprouve de la satisfaction à vivre durant quelques instants avec des personnages au caractère si bien trempé, au cœur noble, à l'intelligence ornée.

En relisant aujourd'hui cette œuvre, il se mêle à nos impressions quelque chose de particulier. Je dirais, presque un sentiment de reconnaissance pour l'auteur. Nous lui savons gré d'avoir idéalisé, dans son roman, quelques êtres de choix de chez nous. Il nous plaît de savoir qu'il y a tout près de quarante ans, sur un coin de terre canadienne, tout un petit monde pensait, aimait, souffrait, jugeait de la vie et des choses, de cette façon supérieure. Cela couvre d'une certaine confusion — très salubre — nos âmes satisfaites de modernes. Ils semblent valoir mieux que nous, bien que nous admettions,

pour rasséréner notre amour-propre, qu'il en est ainsi par la grâce de la romancière, dont l'art purifie et magnifie tout.

C'est une figure de jeune fille exquise, unique dans l'œuvre de Laure Conan, qu'Angéline de Montbrun. Elle irradie sa grâce fine et pure, dans chacune des pages du livre. Sans rien perdre de sa sérénité charmante, nous la voyons devenir, à certaines heures, une petite personne éminemment pratique. Les sciences ménagères n'ont pas de secret pour elle. Dans les causeries familiales, elle se révèle solidement instruite, et versée en histoire du Canada. Avec quel accent elle parle dans son journal intime de notre historien national, Garneau. "J'espère," écrit-elle, "qu'au lieu de plonger dans l'ombre, la gloire de Garneau ira s'élevant. Ne l'a-t-il pas mérité? Étranger au plaisir, sans ambition personnelle, cet homme de génie n'a songé qu'à sa patrie. Il l'aimait d'un amour sans bornes. Il l'a prouvé jusqu'à l'héroïsme. Dans ce siècle d'abaissement, Garneau avait la grandeur antique."

Lorsque l'épreuve fond sur Angéline de Montbrun, lorsque les sanglants sacrifices du cœur lui sont imposés, elle sait admirablement dominer sa douleur. Elle lui commande et la dirige. Maurice Darville, le jeune homme auquel elle a engagé sa foi, qui ne l'aime plus, mais que le sentiment de l'honneur retient encore près d'elle, se voit éloigner avec l'inflexibilité de volonté des natures clairvoyantes et sensées. Dans les affections humaines, cette âme fine et haute préfère, à la disgrâce de la pitié, la tristesse de l'isolement. Dieu, l'étude, les malheureux de toutes sortes rempliront désormais son cœur et sa vie. On se consolait ainsi autrefois, et c'est vraiment beau.

Il me semble qu'Angéline de Montbrun doit demeurer le livre de prédilection de Laure Conan. Elle y a mis le

meilleur d'elle-même, tout ce que son âme jeune et ardente contenait d'amour pour le bien, de passion pour le vrai, de finesse aiguë dans l'observation du monde et de la vie.

A l'œuvre et à l'épreuve parut plusieurs années après. Cet ouvrage indique déjà la tendance de l'auteur à se consacrer aux études historiques. *A l'œuvre et à l'épreuve*, c'est la vie du Père Garnier, le jésuite missionnaire et martyr, le compagnon au Canada de l'héroïque Père de Brébeuf. Quelques détails vraisemblables, mais non authentiques, relie entre eux les divers documents historiques. Laure Conan venait-elle de lire les *Relations des Pères Jésuites*? On le dirait. L'inspiration aurait jailli à la suite de la lecture attentive, intelligente, pénétrante de ce monument de notre vieille histoire.

Il se dégage de cette œuvre une impression tragique et sévère. Peut-être l'impression persistante de sévérité nous est-elle entrée dans l'âme dès le début. Au deuxième chapitre du volume, l'auteur nous fait pénétrer entre les murailles sombres et glaciales de l'Abbaye de Port-Royal des Champs, "cette abbaye, située elle-même, disait au XVIIe siècle Madame de Sévigné, dans un vallon affreux". Un peu tremblants, sentant presque dans cet acte une irrévérence, nous sommes mis en présence de la célèbre janséniste, la Mère Angélique Arnauld. N'a-t-on pas dit d'elle, comme de quelques-unes de ses moniales: "Savantes comme des théologiennes, pures comme des anges, mais... (hélas!) orgueilleuses comme des démons".

Quelques pages claires, pleines de vie et d'entrain, traversent cependant le roman. Celles, par exemple, où apparaît l'intrépide et vivant Samuel de Champlain, accompagné de sa jeune femme, Hélène Boullé.

A l'œuvre et à l'épreuve, c'est le pieux hommage de Laure Conan aux missionnaires du Canada, à ces héros

plus grands que nature. L'abnégation humaine, qui prend sa source dans un profond amour de Dieu et du prochain, ne peut guère aller au delà des actes de ces hommes.

Dans une nouvelle intitulée *Un Amour vrai*, parfois aussi *Larmes d'amour*, Laure Conan touche d'une main délicate et apitoyée à ces conflits du cœur, si fréquents au Canada, entre jeunes catholiques et jeunes protestants. L'intuitive romancière avait deviné tout ce que cache d'intérêt passionnant, et de douloureuse beauté, l'analyse de ces duels d'âmes religieuses. Elle avait tenté depuis longtemps ce que l'abbé Groulx, dans un article de l'*Action française*, il y a un an à peine, conseille à nos romanciers futurs: "Qui nous peindra," dit-il, "avec ses incidents dramatiques, le dualisme religieux et presque toujours national, introduit dans nos foyers par le mariage mixte?"

Notre romancière fit un jour de l'apostolat littéraire. Elle écrivit, pour collaborer à l'œuvre de la Ligue anti-alcoolique, une plaquette portant comme titre *Aux Canadiennes*. Elle y a placé en épigraphe ces quelques mots: "Le peuple canadien sera sobre si vous le voulez". Elle prêche admirablement, Laure Conan, et rivaliserait avec des orateurs en renom. De sa manière affinée et drue, par petites phrases synthétiques, elle dit à son auditoire féminin de fortes, profondes et dures vérités. Elle se rappelle et cite d'ailleurs ces paroles d'un écrivain: "Donnez à un peuple des mères fortes et courageuses, et je répons de l'avenir de ce peuple". Les mesures suggérées par Laure Conan, pour rendre efficace la lutte anti-alcoolique, ce sont, au fond, des mesures préventives. Rien de plus sage, ni de plus sûr. Mais... et je détache, ici et là, quelques mots en relief, écoutons-la elle-même: "L'Église, Mesdames, n'a point d'auxiliaires qui puissent vous être comparés. C'est l'amour qui nourrit l'esprit de lutte et de vaillance;

c'est l'amour qui rend l'espoir invincible. . . Le monde appartient à l'énergie. La femme l'aurait si elle réfléchissait aux effets désastreux de l'alcoolisme. . . Qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde. . . Former une conscience! Aucun acte n'est supérieur à celui-là, et cet acte a une portée illimitée qui échappe à tout regard humain. . . Il nous faut, Mesdames, des êtres d'action plus que d'émotion. . .”

Et enfin: “Bénies soient celles qui sauront réveiller les énergies dormantes, les nobles et généreuses ambitions. Sur les hauteurs de la science, du dévouement et de la gloire, l'histoire nous montre bien des hommes de condition obscure, qui semblaient condamnés à toujours végéter dans l'ombre.”

Laure Conan sera du nombre de ces femmes bénies, de ces vaillantes, de ces semeuses de bien et de fortes convictions.

L'Oublié! Qui donc n'a pas lu, n'aime pas ce délicat roman historique! Seul, il peut rivaliser avec l'œuvre de jeunesse de Laure Conan, *Angéline de Montbrun*. D'autres ne la désignent qu'ainsi: “Laure Conan. . . l'auteur de *L'Oublié*, n'est-ce pas?”

Notre femme de lettres canadienne avait été bien inspirée ce jour-là. *L'Oublié!* Jamais titre ne fut plus heureux, ni ne répondit davantage à son intention: la réparation du long et injuste silence de l'histoire sur Lambert Closse, le sergent-major de Montréal.

Sous la plume de Laure Conan, Lambert Closse reprend vie. Il réapparaît dans le cadre héroïque de Ville-Marie naissante. Ses gestes fameux, sa mort, racontés avec une émouvante simplicité, se gravent en nous. Sa gloire tardive n'en est que plus éclatante.

Élizabeth Moyen, la gracieuse compagne du héros revit aussi. Se trouve-il dans notre histoire, une figure de femme plus aimante et plus malheureuse? Son existence entière tient entre deux sombres tragédies. Enfant, les Iroquois massacrent ses parents sous ses yeux et la traînent en captivité. Plus tard, à son foyer, où elle n'accueille qu'en tremblant le bonheur et l'amour, on rapporte un soir le corps sanglant de son mari. Elle aimait profondément et uniquement Lambert Closse. Sa vie se clôt sur sa dernière douleur. Son historien nous dit "qu'elle ne chercha de consolations qu'aux pieds des saints autels". Elle avait dix-neuf ans.

Peut-être un des critiques de ce roman avait-il raison de préférer comme titre à *l'Oublié, les Oubliés*. Jamais nous ne pourrions séparer dans notre souvenir Lambert Closse et Élizabeth Moyen. Nous leur portons une tendresse égale, nuancée cependant. Le geste sauveur de Lambert Closse nous hante, nous met une flamme au cœur; mais "les yeux de velours, avec du feu au fond", que Jeanne Mance aimait, et qui illumine la douce et mélancolique figure d'Élizabeth Moyen, nous attirent et nous retiennent.

Laure Conan songe-t-elle à tirer des incidents dramatiques et touchants de ce roman, tout ce qu'ils contiennent de ferment pour le théâtre? On le dit. La représentation d'un tel drame serait une haute leçon d'histoire. Verrions-nous sans émotion, sans que l'enthousiasme nous soulève, grâce au noble jeu des artistes, s'animer, parler, agir, devant nous, Maisonneuve, Lambert Closse, Dollard des Ormeaux, Jeanne Mance, Elizabeth Moyen? Ce serait notre... *Canada français d'abord!*

L'attachante biographie d'Élizabeth Seton fut d'abord écrite au seul profit des lecteurs de la *Revue Canadienne*.

Les journaux américains ayant annoncé que les évêques des États-Unis songeaient à demander la canonisation de l'illustre anglicane convertie, Laure Conan y vit une excellente occasion de la faire connaître chez nous. Elle s'efface complètement dans cette étude, et cède la parole à Elizabeth Seton, qui a raconté dans *Chers Souvenirs* sa noble vie mouvementée. Tout de même notre femme de lettres canadienne laisse quelques traces de son intervention. Elle a présidé au choix des détails, susceptibles de nous intéresser. Elle les a rassemblés, agencés, en a formé un tout harmonieux. La biographie d'Elizabeth Seton se lit tout d'un trait, le dernier feuillet reste aussi captivant que le premier.

L'activité littéraire de Laure Conan trouvait à s'exercer entre la publication de ses œuvres importantes. De fines monographies paraissaient, quelques-unes frappées comme des médailles. Elles étaient destinées à consacrer et à populariser le souvenir de nos héros, célèbres ou ignorés, tels Jeanne LeBer, Marguerite Bourgeoys, Louis Hébert.

L'an dernier, il parut bon à Laure Conan de recueillir ces diverses études en un seul volume. Elle y joignit quelques autres travaux peu connus. Les intéressantes *Silhouettes canadiennes* virent ainsi le jour dans le monde des lettres. Rien de plus curieux à lire que certaines de ces courtes biographies. Par exemple, quelle existence mouvementée que celle de l'abbé de Calonne, ce prêtre grand seigneur, jeté en Amérique par la Révolution française, mort en odeur de sainteté chez les Ursulines des Trois-Rivières. Le portrait de Pierre Boucher ne lui cède guère en intérêt. Lisez, s'il vous plaît, le testament de ce premier seigneur de Boucherville. C'est une pièce rare. Vous n'en trouverez pas de semblables dans nos études modernes. Le ton de ce document est d'une naïveté qui

n'est pas sans grandeur. Les plus nobles sentiments familiaux et religieux y sont exprimés avec une exubérance de patriarche. Le nom de Dieu se voit à chaque ligne. On dirait d'un chrétien primitif, mais qui aurait en plus la piété pleine de bonhomie de l'homme des forêts. Sa foi et sa pensée se devinent simples comme son être et sa vie.

L'abbé Casgrain avait dit un jour, de Laure Conan: "Nous avons notre Eugénie de Guérin". Le mot a fait fortune. Il a inspiré entre autres de fort jolies pages à Charles Ab der Halden. Son parallèle entre notre romancière canadienne et "la demoiselle du Cayla" est charmant, bien soutenu. C'est de l'excellente littérature.

Mais sans regretter d'avoir vu s'affirmer une fois de plus le talent de Charles Ab der Halden; sans oublier tout ce que ce rapprochement contient d'élogieux pour l'auteur d'*Angéline de Montbrun*, nous pourrions écrire avec autant de vérité, et plus de simplicité fière: Dans notre littérature canadienne-française, nous avons... Laure Conan. Sa valeur personnelle, l'originalité de son œuvre d'écrivain, lui permettent de tenter le jugement de l'opinion, sans le secours d'aucun noble appui.

Marie-Claire DAVELUY.

L'Action française

publiera en avril des articles de

MM. l'abbé PERRIER et

ANTONIO PERRAULT

NOS ZOUAVES

Nous n'avons pas été les seuls à les trouver beaux. Victor de Laprade a salué au passage ces Français du Nouveau-Monde qui avaient écrit sur leur drapeau: "Aime Dieu et va ton chemin". Louis Veillot s'est incliné devant cette apparition de Croisés en plein siècle de M. About et de M. Renan; il mettait au défi le génie de M. Hugo de fabriquer une épopée comparable à celle-là.

Un autre, que l'on connaît moins, s'appelait Pierre des Jars de Kéranroué. A Rome, un bon hasard l'avait fait "inspecteur du convoi commandé par Taillefer", ainsi qu'il se plaisait à dire. Je le découvris pendant l'été de 1908, à Penvénan des Côtes-du-Nord. Seigneur terrien, il continuait là une autre croisade pour la terre qui meurt. Il avait gardé presque un culte pour ses anciens zouaves du Canada et pour cette admirable Nouvelle-France qui les avait envoyés. En leur souvenir à tous deux, devant le manoir de Péncrech, se profilait une longue avenue de tuyas canadiens, et souvent je l'avais rencontré qui promenait là ses nostalgies de vieux soldat en retraite, toisant les tuyas avec hauteur, comme s'il eut passé en revue son ancien régiment, presque aussi grand que les jeunes arbres, malgré ses épaules penchées. Un soir du mois d'octobre je m'en vins prendre congé. Sur la page blanche d'un Mgr Ketteler de Georges Goyau, livre emprunté qu'il me priait d'emporter, il voulut consacrer le souvenir de nos causeries. Debout dans l'ombreuse avenue, avec une sorte de solennité tragique, acclamant chacun des noms, il écrivit après un préambule: "Vive Dujardin! Vive Prince! Vive Prendergast! Vive le sympathique Fréchette! Vive le

beau régiment! Vive de Cazes! Vive Taillefer! Vive la mémoire de mon ami Gustave Drolet! Viva el Papa, Pontefece e re! Èviva!"

Quand il eut fini, M. le comte Pierre des Jars de Kéranroué, "ancien instructeur du convoi commandé par Taillefer", se laissa tomber sur un banc; suffoqué de sanglots, l'œil attaché sur quelque vision fantastique, il paraissait suivre encore le défilé d'un régiment lointain qui lui arracha ce dernier cri: "Ah! les braves jeunes gens!"

Depuis ce jour, comme je l'ai mieux comprise, cette page d'histoire canadienne retrouvée en Bretagne. Ah! ces petits zouaves de Pie IX, il faudra les aimer beaucoup et les placer bien haut dans notre histoire. Ce furent les jeunes gens de notre dernière épopée et c'est bien quelque chose. Nous leur devons de s'être faits à l'étranger les témoins et les révélateurs de notre petite race inconnue.

Quels autres services ne nous ont-ils pas aussi rendus? Quand nous étions sur le point de les oublier, après si longtemps qu'elles sommeillaient, ils nous ont réappris nos meilleures vertus françaises. Plus je réfléchis, plus je m'en persuade: les zouaves représentaient mieux qu'eux-mêmes; ils ont incarné notre vie intérieure et profonde, toute leur race dans l'explosion de ses meilleurs instincts.

Examinons un peu. Pour que le mouvement d'une race ait une valeur représentative, il lui faut une part de spontanéité. Souvent, n'est-il pas vrai, un acte pesé, médité, nous révèle moins que nos humeurs ou nos saillies. Or, se peut-il quelque chose de plus spontané que le mouvement des zouaves? Une armée de croisés était déjà prête, bannière au vent et l'épée au clair, que n'avait encore paru son Pierre l'Ermite. Là-bas, les bandes piémontaises ont envahi les États du Saint-

Père. Bientôt dans le monde catholique, c'est la résonance héroïque et poignante de Castelfidardo. Tout de suite, un précurseur, M. Testard de Montigny, s'est embarqué pour Rome. Puis, deux autres de notre jeunesse, MM. Murray et Larocque, s'en vont prendre part à l'engagement de Mentana et y sont blessés. Cela suffit. A partir de ce moment nous avions des zouaves. Un peu partout, des jeunes gens de chez nous se rencontraient et se disaient: "Moi aussi, je pars!" Et pour Pie IX et pour la foi, l'on rêvait de batailles épiques et de la décoration du sang. "Il y a dans cette ville et dans toute l'étendue du pays, beaucoup de jeunes gens qui brûlent du désir d'aller, eux aussi, s'immoler pour la défense de notre Père commun, l'immortel Pie IX". Ainsi parlait Mgr Bourget, avant tout appel lancé au public. Quelques jours plus tard, il disait encore: "Nous demeurons étrangers à tout ce mouvement laïque". Et c'était vrai. Mais la jeunesse battait les tambours et nous vivions de grandes heures. Nous goûtions ce bonheur joyeux et profond de nous sentir ressoudés à nos hérédités les plus fières, à la chevalerie de la Nouvelle-France. A ces époques lointaines, vous vous souvenez, la moisson des champs pouvait manquer, mais on partait chaque année pour la grande aventure chevaleresque, avec la certitude d'une moisson de gloire.

Et voyez comme le mouvement a gagné très vite toutes les jeunes têtes et qu'il est devenu en quelque sorte universel.

Il était bon qu'il en fût ainsi. Pour révéler l'âme d'une race il faut plus que la spontanéité de quelques âmes. On exige que tous les points du territoire et les fibres de tous les cœurs aient tressailli à l'ébranlement sacré. Aujourd'hui surtout: l'âme des nations n'est plus accaparée par des oligarchies orgueilleuses et fermées; elle ne tient plus dans les cerveaux de quelques-uns; elle se diffuse dans les moindres unités du petit peuple.

En "68" nous avons connu cette unanimité héroïque. Quelques chiffres le feront voir. Le premier régiment qui partit, contenait 135 recrues. Et cela continua jusqu'au premier septembre 1870. Aussi vite que les comités pouvaient fournir l'équipement, des zouaves se présentaient pour prendre l'uniforme. Et d'autres attendaient leur tour. Il en partit 500,— il en était venu plus de 1,200. "Depuis Ottawa jusqu'à Paspébiac", ce fut un frémissement généreux. Plus de deux cents paroisses voulurent avoir leurs zouaves dans la petite armée pontificale. Ils venaient de toutes les classes, de tous les groupes; d'abord en grand nombre des séminaires et des collèges, puis des ateliers, des bureaux professionnels, des villes et des campagnes. Là où l'on ne peut contribuer en hommes, on donne son argent, son enthousiasme, et toujours ses prières pardessus le marché. Chacun veut y aller de son obole pour la délivrance du Pape. Il y a le sou du zouave, et dans les couvents et dans les écoles, on organise des fêtes de charité pour que les plus petits soient aussi de la croisade. C'est au point que la rivalité s'en mêle entre paroisses et diocèses. Et maintenant voulez-vous savoir où s'en vont ces longues files de voitures, ces foules qui se déploient par les chemins, bannières déployées et vibrantes de cantiques? C'est la paroisse de Bécancour, c'est celle de Saint-Grégoire, d'Acton-Vale ou quelques autres qui s'en vont reconduire sur la grand' route, leurs petits pèlerins de Rome.

Ah! oui, que le bon peuple leur jette ses palmes: ils sont les fils de ses plus intimes qualités, les témoins de son idéal.

C'est le temps peut-être de voir quels témoignages ils nous ont rendus. Voyez d'abord comme ils savent garder dans le sacrifice la belle humeur française. Ils ont mis à la fine pointe de leur âme le plumet d'une bravoure de race, tranquille et joyeuse, j'allais dire en dentelles. On avait appelé les pre-

miers zouaves de Lamoricière "les diables d'Afrique"; on appela ceux-ci "les diables du Bon Dieu". Si Prendergast, Hainault et Désilets partent avant les autres, c'est qu'ils craignent d'arriver trop tard et de perdre la chance de se faire emporter la tête. A Rome, en foulant les antiques voies romaines, nous songions nous-même, après quarante ans, que les gars de chez nous étaient passés là — leurs chroniques nous le disent — en chantant A la claire fontaine... Par derrière chez nous... Et de songer que de pareils échos avaient réveillé un jour les vieux souvenirs des triomphateurs, le long des célèbres hypogées, nous donnait une impression étrange de charme et de fierté, quelque chose d'un imprévu indéfinissable. Et vous qui ne le sentez point, vous n'êtes vraiment d'aucun dilettantisme.

Je me suis donné la peine de recueillir aussi quelques-unes de leurs paroles. Et c'est un autre charme qui m'est resté. On a parlé en 1868 comme on parlait autrefois sous le heaume et la cotte-mailles. Vous allez voir. Lors du premier départ, Mgr Bourget, dans Notre-Dame de Montréal en grande fête, est venu remettre aux croisés leur drapeau, et il a dit: "Voulez-vous, braves enfants de la religion et de la patrie, prendre l'engagement d'honneur de ne jamais rien faire, pendant la noble excursion que vous allez commencer, qui puisse imprimer quelques taches à cette divine religion et à cette aimable patrie dont vous êtes chargés de faire l'ornement et la gloire aux yeux des nations étrangères?" Comme première réponse, les 135 chevaliers ont levé la main droite vers l'étendard, et d'un cri unanime, vibrant, qui a fait battre aux tempes les grandes émotions, ils ont dit: "Nous le jurons!" Mais quelques instants plus tard, hors de l'église, Taillefer répétait ainsi à la foule le mâle serment: "Ce drapeau... nous vous promettons de le rapporter sans tache, et s'il ne revoit pas le Canada, c'est qu'il aura servi de linceul au dernier

d'entre nous". C'est simple et c'est fier. "En avant, le Zouave ! disait un autre; nous n'avons plus rien à appréhender si ce n'est de ne pas trouver la chance d'offrir notre vie à Pie IX". Il disait juste, le *New York Freeman's Journal* qui écrivait à la suite de tous ces mots et de tous ces gestes: "Il y a quelque chose de vraiment chevaleresque dans toute cette affaire, telle que conduite par nos frères du Canada."

Ils parurent ainsi jusqu'au bout. Pendant trois ans, contre les bandes piémontaises, ils se font les garde-corps du Saint-Père. Puis, quand vient l'assaut de Rome, les 19 et 20 septembre 1870, aux portes Pie, de Saint-Sébastien, de Saint-Pancrace, de Salara, au Pincio, les zouaves canadiens se montrent aussi grands que leur cause. Leur franc courage étonne les chefs. Et quand, tout-à-coup, l'ordre arrive de hisser le drapeau blanc sur la brèche, ils en éprouvent au premier moment un sursaut de superbe colère; ils se sentent indignés qu'on leur vole ainsi leur martyre. Puis, sur un signe du Pape, ils obéissent, mais, comme les autres, ils brisent leurs carabines avant de les rendre.

S'ils sont si beaux nos zouaves, c'est qu'ils ont la grandeur de leur foi. Quand on y regarde de près, n'est-ce pas pour elle qu'ils ont surtout témoigné? Et d'abord les origines de leur mouvement, ce frisson sacré qui souleva tout-à-coup les jeunes poitrines, et fit passer d'un bout à l'autre du Canada français un courant magnétique, tout cela se peut-il expliquer sans l'intervention mystérieuse de l'Esprit? Ceux qui ont vécu ces minutes solennelles, ont écrit qu'un souffle divin venait d'en haut et agitait les âmes par les cimes.

La foi seule a tout déterminé. Il n'y a qu'à relire les lettres d'adieu de ces jeunes gens à leurs camarades ou à leurs familles pour s'en convaincre. Rien ne leur paraît si grand que leur vocation de soldat du Pape. Ils s'y préparent par une veillée d'armes. Pour que leur offrande soit plus

pure, ils la commencent par quelques jours de retraite, par une consécration à la Sainte-Vierge. "Ma Dame à moi, c'est la très sainte Vierge", écrit l'un d'entre eux. "Quelle grâce désires-tu obtenir avant toute autre?" disait à celui-là son vieux curé.— "Que je demeure en état de grâce".

Dieu merci ! la vie des camps n'a pas entamé ces nobles dispositions. "Parmi ces mercenaires, a écrit M. le Comte de Warren, dans son livre *L'Italie et Rome en 1869*, nous devons reconnaître que l'on cite en première ligne la jeunesse canadienne. ... Leur piété est exemplaire. La régularité de leur conduite, la pureté de leurs mœurs mériteraient qu'on leur donnât le nom de Saints du Canada. . ."

* * *

Et voilà l'histoire de nos zouaves et les révélations qu'ils ont faites de l'âme de leur race. Que leur geste de chevalier se hisse sur le fond de notre passé, en l'année 1868, au lendemain même du pacte national, la coïncidence n'est point faite pour nous déplaire. Ne convenait-il pas d'apprendre aux autres à quel idéal nous accrochons nos vies, et quelle contribution nous allions déposer au fonds moral de la jeune nation ?

J'en entends quelques-uns qui se demandent à quoi nous auront servi ces sacrifices de notre jeunesse, cette exportation d'héroïsme.

"La prière de Pie IX est sur vous, leur disait Louis Veuillot, et qui sait quel rêve de durée, quel germe de grandeur et peut-être d'empire vous emportez de la vieille Rome et de l'impérissable Vatican !" Quel germe de grandeur ils auront déposé dans les fondements de notre avenir, nous le saurons peut-être, un jour, quand les meilleures richesses de notre passé ne seront plus en mainmorte. Nos petits zouaves de Pie IX sont les frères de notre grand Dollard. En 1868

comme en 1660, c'est la même offrande héroïque à une cause qui veut toute la vie. Quand nous le voudrons, tous les zouaves de notre histoire pourront engendrer des héros.

La prière de Pie IX est sur nous. Et je songe que la prière du Pape embrasse l'universalité du temps comme celle de l'espace. A cause d'elle, j'en suis sûr, entre le Saint-Siège et notre jeune race, c'est un pacte pour toujours. Puisque de nos zouaves ont même laissé leurs os, là-bas, en terre romaine, croyez-moi: c'est le gage immortel.

Pardessus tout cela les zouaves du Pape ont confessé l'éternelle primauté de quelques grandes choses, de celles-là mêmes dont vit l'humanité. Quelle autre cause que celle de Dieu, n'ayant d'autres attraits que ceux de la défaite et du martyr, eût pu convoquer à sa défense, d'un bout du monde à l'autre, l'élite de la plus belle jeunesse? Un jour, sur la colline du Janicule où nos zouaves ont bivouaqué, près du vieux chêne du Tasse, à quelques pas du couvent de Saint-Onufre où repose le poète des Croisades, je songeais à ces revanches providentielles de la foi et de l'idée. Avec la fin douloureusement tragique du chantre de la Jérusalem délivrée, on avait cru, en ce temps-là, que c'en était fini à jamais de la chevalerie et du vieil idéal chrétien. Et voici qu'après trois cents ans, le chêne séculaire et le tombeau du poète frémissaient l'un et l'autre au souffle d'une nouvelle croisade et d'une jeunesse chevaleresque.

Il en est des croisades nouvelles comme des anciennes: aucune ne réussit et toutes réussissent. Le droit de Dieu qui n'a nul besoin de vaincre, n'exige que d'être servi. Et c'est pourquoi les zouaves seront toujours nécessaires. Puisque vous achevez votre vie, ô vétérans de 68, ô soldats de Pie IX, laissez aller quelquefois votre prière vers la jeunesse qui attend ses devoirs. Avant de mourir, faites-lui le legs de votre âme et de vos héroïques vingt ans. Dans nos misères et l'affaisse-

ment général, ô jeunes gens, il faut que d'autres relèvent le drapeau et reprennent l'uniforme bleu. Qu'importe, autour des saintes causes, la débandade universelle ! Dieu, le commandant suprême, vous crie comme autrefois le vieux Canrobert à Zaatcha: "Zouaves, quand on sonne la retraite, ce n'est pas pour vous !"

Lionel GROULX, ptre.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE

L'Action française vient d'inaugurer, par la publication de *la Fierté*, du R. P. Louis Lalande, sa *Bibliothèque*. Elle avait donné jusqu'ici quelques brochures détachées, de format varie. *La Fierté* inaugure une série qui se poursuivra dans le format et sous les couleurs de sa revue, dont elle prolongera l'action. Ainsi s'organisent ses divers services : après l'almanach, la revue; après la revue, la bibliothèque, où trouveront place les travaux d'une étendue trop considérable pour la revue. Et rien de cela, on peut en être assuré, ne nuira à l'œuvre des conférences. Une même pensée anime et dirige vers un but commun ces œuvres diverses.

La Fierté, qui porte en même temps le titre *Une soirée d'action française*, contient, avec le texte intégral de la conférence prononcée par le R. P. Louis Lalande à la grande soirée du 23 janvier, des extraits des allocutions de MM. l'abbé Groulx et Montpetit. Elle se vend 10 sous l'exemplaire, plus 1 sou pour le port; \$1 la douzaine, \$8 le cent, \$70 le mille, frais de port en plus. Adresser les commandes au secrétariat de la *Ligue des Droits du français*, bureau 32, Immeuble de *La Sauvegarde*, Montréal.

LES FEMMES À LA RESCOUSSE

Nous y reviendrons en détail le mois prochain, mais nous voulons tout de suite signaler la fondation de la Fédération des femmes canadiennes-françaises d'Ottawa et l'initiative prise par la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste de Montréal, laquelle vient de constituer un comité spécial de la langue française, qui paraît devoir être très actif.

A TRAVERS LA VIE COURANTE

Les voyageurs de commerce Nos voyageurs de commerce canadiens-français, parlez-moi de ces gaillards-là ! Je ne sais dans quelle étoffe la Providence a taillé la génération actuelle, mais c'est de la bonne, en vérité, de la bonne étoffe du pays, pure et résistante.

En voici un qui a fait faire, depuis un an ou deux, quatorze ou quinze enquêtes aux compagnies de chemin de fer dans les intérêts de la langue française. Écoutez sa dernière et toute récente aventure.

Sur le Grand-Tronc C'est sur le Grand-Tronc, en route vers Ottawa. Notre ami demande, en français, un renseignement au conducteur. Celui-ci réplique brutalement en anglais qu'il ne comprend pas. Le voyageur insiste. Nouveau refus. Soit, reprend-il, vous aurez bientôt de mes nouvelles. Le conducteur éclate de rire, retourne à ses affaires, puis, en passant, jette quelques paroles insultantes: "*If there were less fellows like you, it would be better for both races*".

Dès le lendemain, l'agent de la compagnie recevait un rapport circonstancié de toute l'affaire, et promettait d'instituer une enquête. Huit jours plus tard, il invite notre voyageur à son bureau. Celui-ci se fait accompagner d'un ami qui avait été témoin de toute la scène. Bien lui en prit. Ils sont trois pour le recevoir: le surintendant général, le conducteur unilingue et l'agent. Ce dernier lit la lettre contenant la plainte, puis interroge l'accusé qui nie carrément ce qu'on lui reproche. Mais le témoin se lève. Il corrobore en tous points la déposition du plaignant. Embarras de l'agent qui essaie la conciliation. "Ne pourriez-vous pas vous rencontrer *half-way*, demande-t-il aux deux parties, reconnaître que chacun de vous a eu un peu tort?" — "Admettez que je suis *half a liar*, rétorque le voyageur, merci!" Le surintendant intervient alors. Pour lui, le délit est évident. Aussi sur un ton sec enjoint-il au conducteur de présenter ses excuses. Le conducteur s'exécute et sort. "Ces scènes ne se renouvelleront plus, conclut le surintendant. Je vous promets que les instructions données au sujet de la langue française seront rigoureusement suivies à l'avenir".

Sur le Pacifique

Même résultat pour une aventure à peu près semblable sur le Pacifique. Un voyageur est à bord du train qui va de Mont-Laurier à Montréal. Le conducteur s'approche: "*Did I get yours?* — Je ne le sais pas. — *What's the matter?* — Parlez français. — *Ah! what difference between ticket and billet?* — Le voyageur s'enfonce dans la lecture de l'*Almanach de la Langue française*. — *I'll get it any way*", reprend le conducteur. Par trois fois il revient, renouvelant toujours sa demande en anglais et par trois fois il reçoit la même imperturbable réponse: Parlez français!

Mais voici qu'à la jonction Saint-Martin le surintendant averti s'amène. C'est un Anglais. Le voyageur consent à causer. Il explique son cas. "Aucune loi ne nous oblige, réplique le surintendant, à vous demander votre billet en français. La loi Lavergne que vous invoquez ne s'applique pas ici. — Mais les convenances? — Les convenances non plus. Tout cela, mon cher monsieur, ce sont des bêtises. — Bêtises si vous voulez, répond le voyageur qui commence à s'impatienter, mais vous m'entendez bien: vous n'aurez pas mon billet si vous ne me le demandez pas en français. C'est à prendre ou à laisser!"

La police entre en scène

Ce fut le dernier mot. Le surintendant se leva, le train continua de filer, et notre voyageuse plongea plus avant dans la lecture de son *Almanach*. A la gare du Mile End, il descendit. Un agent de police l'attendait!!! Sur son invitation, il entre au bureau, suivi du surintendant et du conducteur. Les explications recommencèrent, très vives cette fois, si vives même que le surintendant crut bon, à un moment donné, d'inviter le conducteur à regagner son poste... Celui-ci parti, on en vint à une entente. "Maintenant que je ne suis plus dans le train, dit le voyageur, je suis prêt à donner mon billet, mais je ferai mon rapport à la compagnie. — Soit, acquiesça le surintendant; je ferai le mien aussi".

Effectivement, les deux furent faits. Quelques jours plus tard, notre brave compatriote, appelé au bureau de la compagnie, apprenait de la bouche d'un des principaux officiers que des circulaires, rappelant des ordres déjà donnés, allaient être envoyées à tous les conducteurs leur enjoignant de nommer les gares et de demander les billets aussi bien en français qu'en anglais.

Semences de virilité

Beaux gestes et qui stimulent notre inertie. Nous avons besoin de ces exemples. L'autre soir, au sortir de la conférence du R. P. Lalande sur la fierté, un jeune étudiant, clerc chez des avocats *canadiens-français* haut cotés,

disait: "A l'avenir, quand mes patrons me parleront anglais je leur répondrai en français!"

Ainsi agissent les fortes leçons. Ce sont des semences de virilité. Puisse la vaillance patriotique des voyageurs de commerce déterminer, elle aussi, chez plusieurs des nôtres, des actes fiers.

Pierre HOMIER

QUELQUES CHIFFRES

Nous avons promis de donner une suite à la remarquable étude publiée dans l'*Action française* par M. J.-N. Cabana:¹ Voici quelques chiffres, pour commencer.

Il s'agissait, on ne l'a sûrement pas oublié, de ce qu'il advient de l'épargne canadienne-française, selon qu'elle est placée dans une institution de direction française ou non.

Prenons d'abord le cas de la *Sauvegarde*, institution essentiellement canadienne-française, recrutant dans notre province la très grande majorité de ses assurés. Le rapport du surintendant fédéral des assurances pour l'année expirant le 31 décembre 1916 donne, page 337 du volume II, version anglaise, la liste de ses placements sur obligations. Vous y verrez, avec un placement gouvernemental, des obligations de la ville des Trois-Rivières, de Bromptonville, Pointe-Gatineau, l'Annonciation, la Malbaie, La Tuque, Mont-Laurier, Napierville, Saint-Agathe-des-Monts, Ville-Marie (municipalités); de Saint-Cyprien (fabrique); d'Ahuntsic, Pointe-aux-Trembles, Saint-Jean de la Croix (écoles); du Monument National de Sherbrooke et de la *Saraguay Electric Light and Power Co.* (garanties par Cartierville). Tous les placements ont été faits dans la province de Québec; la plupart tendent au développement de groupes essentiellement français et catholiques. Et l'argent des assurés se trouve ainsi travailler dans le sens de leurs convictions et de leurs sentiments.

Prenez, tout à côté, la *Great West Life*, qui fait, paraît-il, dans la province de Québec, le quart de ses affaires, qui y recueille, en tout cas, quatre fois plus de primes que la *Sauvegarde*. (Page 84 et 85 des *Comptes publics* de la province, 1916-1917, vous constaterez que la

¹ Pour nous et chez nous, août 1917.

Sauvegarde ne paie, en fait d'impôts sur ses opérations, que la somme de \$2,595.45, tandis que le compte de la *Great West Life* est de \$10,795.76. Le taux de l'impôt est le même pour les deux compagnies). Or, examinez dans le rapport déjà cité du surintendant fédéral des assurances la liste des placements de la *Great West Life*. Vous y trouverez une liste d'obligations dépassant les deux millions et demi; il n'apparaît point qu'un seul de ces placements ait été fait à l'est de l'Outaouais. Parcourez ensuite la liste des actions détenues par la compagnie: vous n'y verrez pas figurer le nom d'une institution de direction française. Prenez à la cédule suivante la liste des dépôts aux banques: pas plus de noms français. Le rapport ne donne pas le détail des douze millions de prêts ou d'obligations hypothécaires, mais l'on n'a aucune raison de croire qu'ils aient été faits d'après un autre principe.

Notez bien que nous ne faisons pas ici de critique. Dans le cas de la *Sauvegarde*, comme dans celui de la *Great West Life*, les placements ont été ordonnés comme, presque inévitablement, ils devaient l'être, étant donnés l'origine des compagnies et la qualité de leurs administrateurs.

C'est précisément le fait dont nous voudrions que, dans leurs placements de tout ordre, se rendissent compte les épargnistes canadiens-français.

Jean BEAUCHEMIN.

QUESTIONS ET RÉPONSES

SI NOUS DESCENDONS DES BRETONS

Les dépêches ayant relaté qu'une Française, qui disait avoir habité au pays, avait allégué à Boston, pour expliquer, prétendait-elle, nos sentiments à l'endroit des Alliés, que nous sommes des descendants de Bretons, nous avons, pour lui permettre de préciser ce point d'histoire, communiqué à M. Benjamin Sulte les dires de cette dame. Nous extrayons de la réponse qu'à bien voulu nous faire M. Sulte ces passages topiques:

Il a été fait des relevés dans les archives du Canada et de France sur une telle proportion que pas un homme, pas une femme, ni leurs enfants, n'échappent aux yeux de l'historien en ce qui concerne le peuplement de cette petite colonie. Le chiffre total de tous les individus

arrivés de France, depuis 1634 à 1759, ne dépasse pas quatre mille. Ces relevés sont merveilleux, tels que pas une colonie autour du globe n'en possède de pareils.

Un tiers des individus en question sont venus au Canada sous l'égide d'une organisation très honorable que dirigeait Colbert. Avant cela, les gens étaient partis d'eux-mêmes. Après la période de Colbert, les colons y allèrent encore de leur propre mouvement.

Ces trois phases ont ceci de particulier qu'on admettait uniquement des cultivateurs. Toute autre personne était refusée en France ou renvoyée du Canada par le Conseil de Québec.

Donc, un seul élément a peuplé la colonie: le cultivateur. L'histoire de *chacune* de ces familles nous est connue par le détail depuis le départ de France jusqu'à l'heure présente.

La Normandie, le Perche, la Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, l'Aunis, l'Angoumois, la Saintonge et partie de la Gascogne ont fourni les dix-neuf vingtièmes de ces cultivateurs. Le reste de la France a donné un vingtième et pas plus.

En ce temps-là, c'était tout agriculture et élevage, pas d'industrie, et de plus le berceau de la bonne langue française. Les navires de Dieppe, Honfleur, ceux de l'embouchure de la Loire, ceux de Rochefort et de la Rochelle nous ont amené nos cultivateurs. Les provinces voisines, comme la Bretagne, qui n'achetaient pas de pelleteries et qui n'étaient pas agricoles, n'ont eu aucun rapport avec le Canada; toutefois, il est venu quelques Bretons, pas des familles, par hasard, au cours du temps et, voyez! la Bourgogne nous a donné autant d'hommes que la Bretagne; pourtant il serait absurde de dire que les Bourguignons ont peuplé le Canada.

Je ne sais qui le premier a imaginé de dire que nous sortons de la Bretagne, mais il aurait pu se vanter d'avoir mis au monde un canard qui a la vie dure. A tout moment on nous crie que nous sommes Bretons. Si l'ensemble de notre établissement au Canada était connu, cette prétention ferait rire, mais on accepte tout quand on n'a rien ou que l'on ne sait rien. Tout ce qui s'est passé alors, comme tout ce qui se passe aujourd'hui, avait sa cause déterminante. Il fallait au Canada des cultivateurs et ceux-ci ne pouvaient venir que des provinces ayant port de mer raccordé avec Québec. C'est de ces provinces qu'ils sont venus. Nous n'avons jamais vu de navires bretons dans les compagnies Dieppe-Rouen-Rochelle. De plus, le Breton était tout autre chose que cultivateur et constituait ce que, de nos jours, on qualifie

d'émigrant "non désirable." Qu'auraient-ils fait au Canada? Les seuls cultivateurs pouvaient y vivre — et n'est pas cultivateur qui veut.

Ces faits sont constatés par au moins un demi-million de fiches, publiées et par conséquent ouvertes à tout le monde.

Aucun convoi de condamnés civils ou criminels n'a été fait. Sur ce point les documents abondent sous forme de correspondance officielle, de lettres de particuliers, de descriptions de tous genres et de rapports sur l'état de la colonie à diverses dates, sans compter les copieux recensements, riches en informations de tous genres.

L'histoire du Canada est donc comme un livre de comptes que l'on peut consulter de cent manières. Rien n'y est obscur, tout s'y révèle. C'est un cas unique. Nul pays ne possède de pareilles archives aussi bien mises à jour.

Benjamin SULTE.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

LA LUTTE

Monsieur le Directeur,

Vos lecteurs savent tous de quelle lutte je veux parler. Depuis cent cinquante ans qu'elle dure, y a-t-il un seul Canadien français qui puisse ignorer le sens qu'a, pour nous, ce mot, la lutte, employé sans qualificatif? Elle s'est poursuivie, incessante, avec des crises et des périodes d'accalmie; elle ne nous a pas empêchés de nous développer normalement.

Nous passons par une crise, la plus violente peut-être que nous ayons jamais eu à subir, mais si nous restons fidèles à nous-mêmes, faisant notre profit des leçons du passé, nous unissant plus fortement que jamais, nous en sortirons triomphalement.

Aujourd'hui, il est vrai, nos ennemis — pouvons-nous les nommer d'un autre nom? — ont plus fortement, plus savamment, plus haineusement organisé leurs efforts pour nous détruire; mais ils ont affaire à 2,000,000 d'âmes — j'emploie le mot à dessein — tandis qu'autrefois ils s'attaquaient à un petit peuple encore à l'état d'embryon et que l'humiliation de la défaite avait rendu défiant de ses propres forces. Nos pères n'ont pourtant jamais désespéré.

Quand nous regardons en arrière, il nous est permis, je crois, de dire avec Enée :

O socii (neque ignari sumus ante malorum)
O passi graviora: dabit Deus his quoque finem.

Pourtant, il faut se garder de l'oublier, Dieu, ne nous sauvera pas sans notre coopération. Ce n'est sans doute pas sans un dessein de sa Providence que nous avons été implantés sur ce continent et que, malgré tous les orages, le grain de sénevé est devenu un grand arbre.

Nos ennemis ont organisé leur attaque, organisons notre défense. Pour cela qu'y a-t-il à faire? Tout d'abord: réchauffer, éclairer notre patriotisme et entretenir, avec un soin constant, la sainte et légitime indignation qui soulève tout notre peuple depuis que s'est ouverte et se poursuit la campagne anti-catholique et anti-canadienne-française, où Anglais, Orangistes et Irlandais catholiques concertent leurs efforts.

Il est nécessaire de faire bien comprendre aux nôtres que ces efforts ne tendent à rien de moins que l'anéantissement de notre groupe ethnique et, de la part des Anglais et des Orangistes, à la destruction du catholicisme au Canada. Les Irlandais catholiques ligués avec ces derniers, aveuglés par la passion, par un sentiment d'hostilité incompréhensible, s'en rendront compte plus tard. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard en ce qui les concerne personnellement!

Il faut donc éclairer notre peuple — j'entends tout notre peuple — c'est-à-dire organiser une propagande sérieuse et qui ne se lasse point. Une telle propagande demande un centre d'action, un organe. Ce centre d'action, cet organe, ils sont tout trouvés: ce sont la *Ligue des Droits du français* et l'*Action française*. Pourquoi *Ligue* et *Action* n'inaugureraient-elles pas, chez nous, la propagande par le moyen des *tracts*? C'est une invention d'origine anglaise, je crois; les Anglais sont de merveilleux praticiens de propagande, au moins de propagande commerciale, inférieurs aux seuls Allemands sous ce rapport. Empruntons-leur leurs armes, c'est de bonne guerre.

Un *tract*, cela peut se tirer à des centaines de milliers d'exemplaires à peu de frais et, par conséquent, pénétrer jusqu'aux coins les plus reculés du pays. Il y en aurait de destinés à toutes les classes de notre société: cultivateurs, ouvriers, artisans, commerçants, industriels, financiers, hommes de profession, clergé, étudiants à tous les degrés. Ce sont ces derniers qu'il est le plus important d'atteindre, c'est chez eux qu'il faut créer une mentalité nettement canadienne et catholique,

car c'est sur eux, sur ceux qui se forment aujourd'hui que se fondent notre espoir, notre certitude de survivance, pourvu qu'ils soient convenablement formés.

Hélas! les hommes de ma génération ne peuvent guère plus que donner des conseils, les forces leur font défaut pour la bataille; néanmoins, leur longue pratique de la vie peut encore avoir quelque valeur et ils sont prêts à se mettre à la disposition des jeunes dont le sang chaud bouillonne et qui ne demandent qu'à le dépenser pour la grande cause.

Quant à la diffusion des *tracts*, rien de plus facile que de l'assurer presque gratuitement. Les commis-voyageurs canadiens-français, si ardents pour la cause patriotique, auraient tôt fait de les semer sur toute la surface du pays.

Il serait utile, je crois, que certains de ces *tracts* soient rédigés en anglais et répandus dans les provinces anglaises, où ils pourraient porter quelque lumière dans les bas-fonds de l'ignorance insondable de la *race supérieure*, sur tout ce qui nous concerne.

Ernest MARCEAU.

JOURNAUX, LIVRES ET REVUES

LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES AU CANADA

Un prêtre anglais, le Dr Vance, fit paraître, au cours de l'automne, dans le *Tablet* de Londres, une série d'articles sur des questions d'éducation supérieure. On y remarqua deux surprenantes omissions au sujet des universités catholiques du Canada et des États-Unis. Elles portèrent le R. P. Lecompte, S. J., à écrire au *Tablet* une lettre dont nous donnons ci-dessous la traduction française. Écrite le 22 novembre 1917, la lettre fut retardée en route et ne put paraître que tout récemment dans la grande revue anglaise. Le 3 février, on en télégraphiait de Londres un très bref résumé à la *Gazette* de Montréal.

“Dans son second article sur ‘l'Éducation supérieure et l'influence catholique’, le Dr Vance dit: ‘Les catholiques aux États-Unis ont leur université à Washington’. Pas un mot d'aucune autre université catholique aux États-Unis. Je me demande ce que penseront les

catholiques américains de cet oubli de leurs nombreuses et magnifiques universités, faisant une œuvre de premier ordre d'un bout à l'autre de leur pays, à New-York, Chicago, Georgetown, St-Louis, San-Francisco, La Nouvelle-Orléans, etc. Mais je n'ai pas mission de parler pour eux. Ils sont très capables de dire leur mot, s'ils y tiennent.

“Dans le même alinéa, le Dr Vance récidive en déclarant : “Dans la vaste étendue de l'Empire britannique — l'Angleterre mise à part pour le moment — il n'y a, à notre connaissance, qu'un seul groupe d'universités catholiques, à savoir, en Irlande.” Vive à jamais l'Irlande, certes ! Mais me permettra-t-on d'ajouter que “dans la vaste étendue de l'Empire britannique”, il se rencontre, de ce côté-ci de l'océan, un lopin de terre qu'on appelle Canada — faisant justement sa petite part dans la présente guerre mondiale — et que dans ce beau et cher Dominion, il y a plusieurs excellentes universités catholiques, à Ottawa, Antigonish, Québec, Montréal (avec ses 3,500 élèves répartis en diverses facultés). Elles rivalisent d'élan avec les universités protestantes de Montréal, de Toronto et d'ailleurs et de plus font bonne figure pour le moins à la Société royale du Canada”.

ABONDANCE

Nous aurions ce mois-ci à signaler de nombreuses publications. Notons simplement, quitte à y revenir, les *Mélanges canadiens* de Mgr L.-A. Pâquet, sur lesquels M. l'abbé Philippe Perrier a bien voulu préparer une étude qui paraîtra dans notre livraison d'avril, l'étude sur le docteur Laurent Catellier de l'ancien secrétaire général de la *Ligue des Droits du français*, M. le Dr Joseph Gauvreau, l'histoire du *Conseil de l'Instruction publique* de feu M. Boucher de la Bruère, éditée par son fils, un autre de nos collaborateurs, le *Chez nos gens* de M. Adjutor Rivard, une étude d'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Baillargé, l'*Au service de mon pays*, de M. C.-J. Magnan, l'*Acadie* de Richard, éditée par Henri d'Arles, etc.

Annonçons pour la fin d'avril, la publication d'une étude de M. l'abbé Groulx sur la Confédération et ses origines.

PROPAGANDE

Un mot pour remercier nos propagandistes, pour les féliciter de leurs succès, pour leur souhaiter des imitateurs.

Nous tenons toujours à la disposition des hommes de bonne volonté des carnets d'abonnement, en quantité.

PARTIE DOCUMENTAIRE

DEUX DISCOURS DE Mgr BÉLIVEAU SUR LA SITUATION DANS L'OUEST

Lors de la visite de M. François Veillot au collège de Saint-Boniface le 14 février 1918, Mgr Béliveau a prononcé l'allocution suivante:

Invité par l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française qui a pris l'initiative de cette soirée, à vous adresser un mot de remerciements, je m'y rends d'autant plus volontiers que cela me procure un très vif plaisir et répond à un besoin de mon cœur.

Vous êtes le représentant du "Comité catholique de propagande française" au milieu de nous, et c'est, de plus, le neveu du grand Veillot qui remplit ce rôle. On ne pouvait choisir un plus digne représentant de la foi catholique et de la langue française, deux trésors que nous ne saurions manquer de défendre sans renier les plus nobles traditions.

Envoyé de la France catholique, vous venez constater si, oui ou non, nous sommes restés dignes du noble sang que la France, aux jours de sa grandeur et de sa foi, laissa couler de son cœur généreux sur cette terre du Canada. Nous pouvons vous dire oui, car depuis deux siècles nous sommes passés de 60,000 à 3,000,000, nous avons gardé la foi, et nous sommes restés attachés à notre langue. Jacques Cartier vint planter la croix sur cette terre du Canada, et prit ainsi possession de ce pays au nom du Christ et du roi très chrétien. Les enfants des découvreurs furent fidèles aux traditions de leurs pères, et ce sont leurs descendants qui firent résonner le noble verbe français sur toutes les plages de ce vaste pays, depuis l'océan Atlantique jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Leur premier souci fut un souci d'apostolat, et les premiers pionniers furent toujours accompagnés du missionnaire français.

D'autres sont venus plus tard en plus grand nombre s'emparer de ces plaines de l'Ouest, arrosées de la sueur et du sang des nôtres, mais il n'en reste pas moins vrai que nous sommes ici cent mille Canadiens français organisés en solides paroisses catholiques, desservis par un nombreux clergé, fidèle successeur des premiers missionnaires.

Nous formons la plus solide phalange de l'Église catholique dans l'Ouest du Canada. Cent mille, c'est beaucoup plus que n'étaient nos pères lorsque la noble France, victime des événements, dut se retirer de cette terre d'Amérique. Nous ne saurions donc désespérer de l'avenir et manquer de courage sans déchoir — et nous ne voulons pas déchoir, car nous avons à cœur de demeurer catholiques et français.

Resterons-nous tels ?

C'est la question angoissante qui se pose dans ces provinces de l'Ouest où nous sommes les victimes d'un ostracisme qui n'a rien de commun avec le *Fair play* britannique.

"Le Comité catholique de propagande française", dont vous êtes le sous-directeur et l'un des membres les plus actifs et les plus distingués, ne doit pas être étranger, ce nous semble, à un problème de cette envergure.

Alors que les Empires du Centre déchaînaient leurs forces à l'assaut des positions des alliés, l'Allemagne lançait à travers le monde une formidable campagne d'informations savamment dosée et tendant à prouver l'importance de la victoire allemande au double point de vue de l'intérêt de la haute culture intellectuelle et du progrès de l'Église catholique. Mgr Baudrillart, l'illustre président du Comité dont vous faites partie, disait naguère que le but de l'information allemande visait à prouver que la victoire de l'Allemagne était "l'unique moyen de garantir partout les intérêts les plus sacrés de la société et de la religion, "l'ordre, l'autorité, la discipline sociale et morale de l'Église elle-même." La campagne allemande eut un résultat considérable au détriment de votre pays surtout, et c'est pour combattre ses conséquences funestes qu'est né le "Comité catholique de propagande française".

Personne, mieux que nous, n'était à même de comprendre toute l'amertume qu'il y a à se voir mépriser à la face du monde entier, car une dure expérience, dans l'ordre des faits, nous prouve que semblable campagne obtient souvent son résultat pratique. En effet, le Canada français, lui aussi, a été vilipendé par ceux qui font avec lui partie d'un pacte fédératif, institué pour la défense de la patrie commune, la protection des minorités, la parfaite égalité et l'harmonieuse concorde des parties constituantes. Bien plus, les flots de boue soulevés contre tout ce qui est français au Canada ont déferlé jusque dans une certaine presse française. Mais n'insistons pas; après le passage de la véritable France chez nous, nous serons mieux connus; les véritables sentiments qui nous animent seront plus justement appréciés, et nous croyons

fermement que le peu glorieux titre de fils illégitimes de la noble France, à nous si libéralement octroyé par une certaine presse du Canada et d'ailleurs, ne nous enlèvera pas notre place à la table de famille.

Nous du Manitoba et de l'Ouest, nous avons des raisons spéciales de saluer votre passage parmi nous et de vous remercier d'avoir affronté les fatigues de ce long voyage, malgré l'état précaire d'une santé compromise par un excès de travail, dans le but de répondre aux exigences de ceux qui désirent vous posséder.

Vous êtes l'Envoyé de la France catholique, c'est déjà beaucoup; mais vous êtes de plus François Veillot, et nous saluons en vous le neveu de l'illustre Louis Veillot, le valeureux champion de l'enseignement catholique et le défenseur né de toutes les minorités souffrantes.

"En mettant le pied sur la terre canadienne", disiez-vous en substance, tout dernièrement à Ottawa, "j'ai retrouvé la vieille France chrétienne que nous voulons faire renaître. J'ai entendu la langue que nous parlons, et je me suis dit que vous aviez bien raison de la défendre, puisque vous la possédez si bien. La lutte pour la langue française, mais c'est la lutte pour l'Église catholique, puisqu'elle fut toujours le meilleur moyen dont Dieu s'est servi pour répandre son Évangile, puisqu'elle fut pour vous le véhicule de votre foi."

Vous disiez encore:

"Permettez-moi de vous dire que je suis avec vous dans toutes vos luttes, que je vous comprends, que je vous aiderai de toutes mes forces, car je dois être avec vous comme catholique et comme Français."

Vous avez vu, à Ottawa, la résistance valeureuse, bien que très pénible, faite par une minorité, pour sauvegarder un status légal qui est une garantie très précieuse pour la conservation d'une langue. Vous vous êtes rendu compte que c'est pour elle une lutte pour la vie, et qu'il lui faut à tout prix combattre ou se déshonorer en rendant les armes.

Ici, au Manitoba, en dépit d'une lutte dont les échos ont retenti jusqu'en France, en dépit des engagements constitutionnels les plus sacrés, le *status* légal du français est disparu. Toute l'histoire du passé proteste contre cet acte de spoliation. Les minutes de l'Assemblée législative manitobaine, rédigées en anglais et en français et gardées aux archives de la province, sont un souvenir impérissable du manque de fidélité à la parole donnée; mais la spoliation existe dans toute sa brutale réalité. Les nôtres ont pu, jusqu'ici, respirer l'air français à

travers le treillis légal; la situation n'en demeure pas moins fausse, menaçante et pleine de dangers pour l'avenir.

Nous sommes une des victimes de l'immense conjuration qui a pour but d'étouffer immédiatement tout ce qui, en dehors du Québec, n'est pas anglais, et qui, pour arriver à cette fin, ne s'occupe pas de la qualité des moyens. La campagne a d'abord été menée dans un silence relatif, mais elle a dû procéder au grand jour depuis le moment où, frappant à la porte du Québec, par l'assaut fait contre la minorité ontarienne, elle a manifesté son plan général dans une livide lumière. Celui qu'on a appelé "le grand blessé de l'Ouest" avait vu juste lorsque, faisant allusion à cette campagne méthodique faite contre tout ce qui est français en dehors du Québec, il s'écriait:

"Nous ne reconnaissons à personne le droit d'arrêter les Canadiens français, à la frontière de Québec, et de leur dire: "Hors de là, vous n'êtes plus chez vous."

"Nous sommes chez nous au Canada, partout où le drapeau britannique porte dans ses plis glorieux nos droits sacrés avec la trace de notre sang.

"Debout, libres et fiers, auprès de cet étendard qui flotte triomphalement sur tous les océans, nous lui jurons, avec joie, foi et fidélité, mais nous lui demandons en retour de protéger toujours nos libertés, et nous clamons à tous les échos du pays la vieille devise normande: "Dieu et mon droit."

"Pour nous, la patrie s'étend jusqu'au dernier morceau de terre canadienne, jusqu'au dernier brin d'herbe, jusqu'à la dernière motte. Chacun de nous l'emporte avec lui dans son cœur, comme un trésor sans prix; et l'exilé mourant loin des siens et de la douce terre natale évoque, avec amour, l'âme de la patrie, et lui envoie encore son souvenir le plus affectueux, et lui réserve, avec Dieu, le dernier battement de son cœur."

La partie du Canada qu'une certaine école voudrait voir à jamais fermée à l'harmonieuse résonance française, est plus grande que deux fois la France, a été découverte et civilisée par des gens de notre race, et est encore habitée par tout près de 400,000 des nôtres. Il est facile de comprendre que le "Comité de propagande française" ne puisse pas se désintéresser des luttes qui s'y livrent pour la conservation d'un idéal qu'il partage avec nous. Nous le pressentions, mais combien l'assurance que vous avez bien voulu en donner à Ottawa nous comble de joie.

“Le frère qui est aidé par son frère se tient ferme comme une tour “inébranlable”, dit la sainte Écriture, et cette aide n’est pas de trop dans les jours sombres que nous traversons.

Dites à la France catholique, que vous représentez si bien, que le rameau laissé par elle sur les bords du Saint-Laurent est devenu un arbre dont les branches s’étendent en dehors de Québec, à travers l’Ontario, jusque dans les grandes prairies de l’Ouest. Dites-lui que la sève qui circule dans les branches les plus éloignées du tronc principal est encore pure de tout alliage, malgré les efforts de ceux qui veulent l’altérer. Aux jours sombres, s’ils devaient venir, nous compterons sur Dieu, auquel nous serons fidèles, sur la France qui sait se souvenir et sur nous-mêmes, nous armant de l’indomptable volonté de rester *Catholiques et Français toujours!*”

Quelques jours plus tard, à l’occasion du passage au même collège des membres de la mission Duhoit-Flory-Dobelle, Mgr Béliveau prononçait une seconde allocution, dont voici les passages essentiels:

Je croirais vraiment excessif de refaire ici, ce soir, le petit exposé de notre situation que j’avais l’honneur de faire, il y a six jours, devant votre sympathique et distingué compatriote, M. François Veillot. Mais venant faire, comme vous disiez vous-même, des visites d’amitié française, vous devez tenir à savoir comment se portent ceux que vous appelez vos amis, et qui sont un peu aussi vos frères, puisqu’un même sang coule dans leurs veines, et que votre langue est la leur.

L’Ouest canadien est bien malade de la maladie mortelle dont vous parliez avec tant de clarté et un sens chrétien si profond, au cours d’une conférence faite à Québec, sur le Droit international.

Dans l’idée de certaines gens qui habitent ailleurs qu’en Allemagne, la force brutale est tout, et le Droit n’est rien.

Le Manitoba, on peut le dire, est la terre classique des chiffons de papier.

Vous rappelez la parole attribuée au Kaiser par M. Gerard, ancien ambassadeur des États-Unis, à Berlin:

“Les sous-marins sont maintenant un facteur décisif. Quant “au droit international, il n’existe plus.

“Mais le droit ne meurt pas, disiez-vous, pas plus que la souveraine “sagesse, et le premier amour. C’est de lui qu’il procède, c’est à ses “exigences qu’il adapte les relations humaines.”

“Ce que je voudrais vous montrer, disiez-vous, plus loin, c'est que le Droit de l'avenir, s'il lui faut des sanctions matérielles, aura encore plus besoin, s'il ne veut pas faire faillite, d'attaches spirituelles. Le droit international aura un fondement moral ou il ne sera pas.”

Or, dans cette partie du Canada, le spirituel ne comptant plus guère, pour un grand nombre, l'idée morale est en baisse, et comme conséquence nécessaire, la force brutale devient le principe de gouvernement. Aussi les minorités sont opprimées dans leurs droits les plus clairs et les plus sacrés.

Le remède, vous le donniez :

“De même que tout homme doit traiter tout autre homme comme lui-même, ainsi toute collectivité d'hommes doit traiter comme elle-même voudrait être traitée, les collectivités semblables à elle, formées comme elle, d'êtres raisonnables, libres et créés à l'image de Dieu.

“Les nations sont fondées à réclamer, comme les individus, la personnalité. Elles sont tenues de se traiter mutuellement comme des personnes.

“De là découle logiquement pour toute nation, grande ou petite, le droit de poursuivre librement ses destinées, et, comme on dit, de disposer d'elles-mêmes.”

Voilà, capitaine, de fortes leçons que vous donniez à un auditoire québécois. Elles sont particulièrement pratiques pour les autres parties du Canada. Leur mise en pratique assurerait la paix dans tout le pays.

Pour finir, je ne vois rien de mieux que de vous redire ce que le Révérend Père¹ cité au début de ces quelques remarques, disait de vous, il y a peu de temps. Ces paroles ont à l'ouest dix fois plus d'actualité qu'elles peuvent en avoir à l'est, où elles ont été dites. Je cite :

“Mais tout en nous parlant de là-bas, il nous regardera. Ses yeux qui conservent la vision d'une patrie angoissée, et mutilée, tendant ses énergies pour défendre son droit à la vie, reconnaîtront sur le visage de la nôtre des marques cruelles de ressemblance, et dans la tension de nos âmes, dressées contre l'oppression, le même effort désespéré pour survivre.

“A se regarder d'un bord à l'autre de l'océan, des traits échappent, surtout quand s'élèvent devant eux des vapeurs trompeuses. Vus de près, dans le cadre où la Providence a voulu notre race, sur le sol

¹ Le P. Joseph-Papin Archambault, S.J.

“où elle l'a fait naître et grandir presque miraculeusement, au milieu
 “des périls qui aujourd'hui comme jadis menacent son existence; vus
 “de ce regard qui pénètre jusqu'à l'âme et en découvre les atavismes
 “profonds, ils apparaissent sous leur véritable aspect, et justifient
 “des attitudes et des gestes parfois incompris. A M. Duthoit et à
 “ses deux sympathiques compagnons, le lieutenant Flory et le sergent
 “Dobelle, nous souhaitons parmi nous un séjour heureux, vraiment
 “fécond pour l'union des catholiques français et canadiens, pour la
 “sauvegarde de trésors qui leur sont communs et que, sur notre sol
 “comme sur le leur, menace une mémé barbarie.”

Nous n'osions pas espérer vous voir venir si loin à l'ouest, prendre contact avec les postes avancés du mouvement catholique et français au Canada. Soyez remerciés d'avoir poussé jusque là la condescendance et d'avoir si gentiment accepté de nous faire entendre votre chaude et solide parole.

Vous venez tous trois au nom de la noble France qui a su faire un choix judicieux de ses délégués au Canada catholique et français, Soyez les bienvenus: les portes vous sont toutes grandes ouvertes, et les cœurs plus largement encore. Puisse le passage au Canada d'une si belle personnification de la France catholique et militaire mettre au cœur de tous les Canadiens-français et particulièrement à ceux de l'Ouest, l'indomptable volonté de défendre envers et contre tous la culture catholique et française, les deux plus beaux joyaux, sans contredit, de l'héritage qu'ils ont mission non seulement de défendre, mais d'agrandir sur toutes les plages de notre immense pays.

Renouvelez votre abonnement

si vous ne l'avez déjà fait.

Abonnez ou faites abonner vos amis

à

l'Action française